

Recherche



Through the Looking-Glass, by John Tenniel, 1871.

Arthur : « de l'autre côté du miroir »

Grégory Deleuze

Quoi de moins original en cette période d'intense communication au travers des écrans que de parler de ceux-ci. Il me semble toutefois important de tenter de mettre des mots et du sens sur une expérience de prise en charge d'un jeune garçon par l'entremise de *Skype* et avec l'outil tablette. Ces deux éléments couplés vont être exploités dans toutes leurs subtilités par Arthur et vont m'apprendre énormément sur les possibilités d'une telle prise en charge. Ce suivi *via* ce dispositif a commencé en dehors de toute période de confinement, il a dû être mis en place dans le cadre d'un déménagement de la famille. Voici le récit des 6 premiers mois.

Je rencontre Arthur quand il a 7 ans avec ses parents pour la première fois avant le début des grandes vacances scolaires, ses parents ont eu mes coordonnées *via* un collègue qui est le thérapeute du père. Il y a lors de l'appel téléphonique une sorte d'urgence à avoir un rendez-vous, urgence qui ne me semble pas nécessairement en lien avec la situation difficile qui, elle, existe depuis un moment. Celui-ci dit consulter pour de l'angoisse. Ce qui amène Arthur chez moi est le fait « qu'il a peur de beaucoup de choses », il énumère ainsi, lors de notre première rencontre, le fait qu'il risque d'être tué par des terroristes, que ses parents soient eux-mêmes tués, qu'il a peur de dormir, ... Il dit en oublier beaucoup dans son énumération.

Nous commençons donc en juin, nous sortons d'une période de confinement, confinement durant lequel, il a, comme nous tous, vécu chez lui, avec le noyau familial qui compte en plus une sœur aînée qui a deux ans de plus qu'Arthur.

Bien qu'ayant déjà rencontré et pu travailler avec une série d'enfants souvent plus jeunes en institution ou avec des adolescents en privé, Arthur s'avère être pour moi un des premiers envois vers le privé d'enfant que la littérature nous présente en période de latence.

Plusieurs histoires émaillent cette première rencontre, c'est sa maman qui me les explique, sollicitant mon écoute attentive ainsi que celle d'Arthur et de son papa, assis côte à côte et me renvoyant l'image de deux individus identiques physiquement, avec la seule différence d'âge ou une pâleur très intense chez Arthur. Ils sont là, comme spectateurs de leur histoire narrée par la mère, l'épouse, dans une posture qui me fait penser à une affiche de film sur laquelle le même personnage serait décliné dans sa version adulte et dans sa version enfant.

La maman (nous) dit que beaucoup de choses se sont passées pour Arthur, il a ainsi eu en début de primaire, une histoire d'harcèlement par un autre enfant dans une école qualifiée d'école de fous dont Arthur sera retiré pour intégrer ensuite une école privée. Les deux parents sont des expatriés, la mère est actuellement en mission en Belgique, elle est diplomate, et le père semble pouvoir exercer son métier de n'importe où, arrangement qu'il a fait depuis des années pour pouvoir déménager au gré des missions de son épouse.

Le deuxième événement est relaté comme un mensonge par omission de la nounou en charge de s'occuper des enfants après l'école et jusque plus ou moins 19h, heure à laquelle les deux parents terminent leurs activités

professionnelles respectives. Ainsi donc, alors qu'elle doit reprendre les deux enfants, la nounou « oublie » Arthur et le laisse à l'école, revenant à la maison avec la sœur aînée, qui se rendant compte que son frère n'est pas à la maison, interpelle la nounou. Cet évènement ne sera pas rapporté aux parents immédiatement et une fois la révélation faite, entraînera le licenciement de la nounou et une modification des horaires du père, qui sera désormais en place de nounou. La mère présente ces deux évènements comme traumatisants pour son fils et y voit l'origine de ses peurs. Assez rapidement, elle glisse, que durant le mois d'août, toute la famille quittera la Belgique pour retrouver la France, que nous n'aurons dès lors pas beaucoup de temps pour trouver une solution. Cela est l'occasion également d'évoquer les différents pays où la famille a déjà habité. Ainsi, lors de la naissance d'Arthur, la famille est au Chili, Arthur naît toutefois en France mais passe ses premiers moments de vie au Chili (il mettra d'ailleurs selon la maman, beaucoup de temps à comprendre qu'il n'est pas chilien). Durant ses premiers mois de vie, il doit être séparé de sa mère qui quitte ce pays pour quelques mois afin de traiter une tumeur gynécologique, qui induira une opération chirurgicale et un traitement lourd, administré en France. Arthur, fera, à cette occasion, l'expérience de la communication par Skype avec sa maman durant la période des soins.

Dans une tentative de faire un peu de place à Arthur et son père lors de cette première séance, je propose à la famille de jouer avec les cartes créatives. Chacun d'entre eux doit choisir une carte représentant un héros, une carte qui représente pour eux le problème du héros, une autre qui propose un objet magique et pour terminer une carte qui propose un personnage qui peut aider le héros dans sa quête. L'élément qui va faire lien entre les différents membres de la famille est celui d'une grande solitude pour le héros, de sa peur et d'une difficulté pour celui-ci à se faire confiance. Le choix du père montre un héros, qui dégage beaucoup de force mais qui pour autant semble démuné pour pouvoir la mettre en œuvre afin de solutionner ses problèmes. Le choix d'Arthur est celui d'un héros enfant qui cherche à se faire adopter. A ma remarque sur la solitude, la maman prend la parole et évoque un souvenir d'une situation vécue quand elle était en poste en Colombie. Elle pleure en parlant de la profonde solitude qu'elle a ressentie durant les obsèques d'un policier tué là-bas. Elle parle de la perte de repères, de l'état qui n'est plus respecté, d'une sorte de disparition du symbolique. Je décide en guise de clôture de lire avec eux *La moustache de Monette*¹. Monette est une fillette craintive et sans ami, qui lit avec passion pour se consoler. Un jour, dans le grenier, elle découvre le livre du Géant à moustache. Un géant costaud, courageux et généreux, qui vient à sa rencontre un soir triste de pleine lune pour lui prêter sa puissante moustache de brave chasseur de dragon...

« Je vous laisse avec ça », dis-je.

Après cette séance, je me surprends à avoir tenté (comme Monette) de trouver moi aussi du réconfort dans la lecture, je jette mon dévolu sur un texte parlant du lien entre l'intelligence² et la dépression infantile. Une phrase de la

mère s'impose à moi : « si un enfant a des problèmes, c'est que les parents ont des problèmes » c'est toute la solitude de Madame et l'histoire des liens précoces entre Arthur et sa mère que je revisite en lisant le texte. Qui est ce policier qu'elle pleure en l'enterrant ?

Lors de sa première séance seul, Arthur me met à l'épreuve de faire disparaître ses peurs. Il semble préoccupé par celles-ci mais en parle avec un tel détachement que je peine à m'approcher de son ressenti³.

Arthur dessine lors de cette première séance seul, il commence à décrire les formes d'un poisson qui va au fil du temps et de ses explications devenir moins en moins animal et de plus en plus technologique. D'abord paré d'un gros réacteur donnant des flammes rouge vif (« les flammes sont la puissance de l'éclair »), il va se doter de manière très organisée de toute une série de réacteurs supplémentaires, de radars également car celui-ci va vite et fort mais sans direction précise. Cette séance me semble être à la fois mon examen d'entrée, il me soumet à la question de l'énigme qu'il perçoit mais semble me parler également de son urgence et des défenses qu'il a mises en place et à partir desquelles, nous aurions à travailler. J'apprends à la fin de cette séance qu'un déménagement aura lieu d'ici un mois et demi. Ce déménagement n'est pas une surprise pour la famille car il s'agit d'une fin de mission pour Madame. La famille en me rencontrant savait donc déjà que notre travail était très limité dans le temps, elle s'est présentée cependant sans m'en dire un mot. Ce poisson à réaction révèle un peu de son énigme.

Me voilà ainsi, pris au piège du temps et observé d'un œil de défiance par Arthur. Je parviens uniquement à témoigner de mon étonnement par rapport à cette nouvelle, étonnement qui semble difficile à comprendre par la mère, habituée, elle, aux grands changements dans sa vie, aux déménagements.

Avant cette nouvelle séance, la maman tient absolument à me parler. J'écoute donc avec Arthur, un évènement qu'elle me relate et qui peut être, selon elle, quelque chose qui aurait eu une valeur traumatique pour son fils. Elle me parle donc, dans la salle d'attente, d'une parasitose qu'elle a contractée lorsque Arthur avait deux ans. Elle a dû, là aussi, le quitter quelques temps pour revenir se soigner en France. Elle témoigne, par ailleurs, d'autres problèmes de santé, dans la sphère gynécologique à nouveau, qui ont été pour elle et, elle imagine pour Arthur, compliqués à vivre. Celui-ci signale qu'il n'était pas au courant de cela et que d'ailleurs cela ne le concerne pas. Nous parvenons à mettre fin à cette « présentation de cas ». Elle me glisse en passant une histoire de rencontre professionnelle douloureuse avec « un pervers narcissique » sur le mode « vous voyez de quoi je parle » avant de me laisser commencer enfin le travail avec son fils.

Arthur enchaîne immédiatement sur la peur que sa maman soit tuée par un terroriste. Piqué au vif par sa défiance énoncée lors de l'entretien précédent ou peut-être dans l'impossibilité de lui proposer autre chose dans la rencontre suivante, je lui propose de dessiner ses peurs.

Recherche

Il commence donc un dessin dans lequel un terroriste adolescent tue une mère en rigolant. « Celui-ci n'a que trois ou quatre balles dans son fusil » précise Arthur. La mère, en mourant, déclare : « Non, je t'aime bien - sic - ». Le dessin s'étoffe ensuite sur une seconde scène dans laquelle un enfant, armé d'un arc à flèche, tue une mère qui fait la même déclaration. L'histoire se poursuit avec l'arrivée d'un adulte chat, armé d'un énorme fusil, qu'il tient le long du corps et qui va tuer les deux terroristes en redressant, sur le mode de l'érection, un fusil qui décharge énormément de balles sur les deux terroristes. La suite de la séance et du dessin consistera à armer de plus en plus l'adulte et à le transformer en machine de guerre. La mère est à ce moment sauvée dans l'histoire à nouveau revisitée. C'est avec l'histoire de *Billy et le gros dur* que je termine cette séance. Voici le quatrième de couverture de ce livre ⁴ :

C'est vrai, le propre père de Billy est un bandit. Mais un bandit gentil ! Alors que celui qui vient de s'installer dans le voisinage, lui, est un bandit maudit, qui ne sait que terroriser et voler les pauvres. Il s'appelle Bretzel et c'est un gros dur de blaireau.

Billy le hamster cow-boy et son ami Jean-Claude le ver de terre sont décidés à en savoir plus. Ils se cachent pour espionner l'affreux. Et, en voulant réparer l'une de ses injustices, ils découvrent le point faible de Bretzel...

Attention, vengeance !

Arthur range les crayons qu'il avait amenés de chez lui pour la séance et nous nous donnons rendez-vous la semaine suivante.

Cette séance me laisse un peu étonné par le foisonnement de matériel que cette famille a déjà amené (j'ai failli écrire : mis à ma disposition).

A ce stade, je ressens à nouveau comme un nécessité de faire appel à du tiers, j'ai l'impression d'être très « effracté » par les problèmes gynécologiques de la mère et très surpris par l'émergence de cette histoire d'enfant, adolescent, adulte en plusieurs actes où se mêlent meurtres et sexualité.

Quels seraient les fils sur lesquels je pourrais tirer, quels sont les mouvements psychiques à l'œuvre chez Arthur et quels sont les liens entre ceux-ci et l'histoire familiale ? Cette peur avec laquelle il vient à été d'emblée présentée par le père comme étant quelque chose qu'il connaît aussi, une peur qui l'a amené lui-même à consulter à l'âge adulte. Cette ressemblance peut-elle être mise en lien avec un processus identificatoire dans lequel Arthur s'inscrirait, dans une espèce de résolution œdipienne ? Quelle est la place à accorder au fantasme d'abandon, présent chez chacun dans la première séance ? Quelle fonction cela a-t-il dans le lien entre eux, dans ce contexte où Arthur a très peur qu'un terroriste vienne tuer sa mère mais qui met en scène ce meurtre dans ses dessins ? Comment entendre ce désespoir réactualisé dans la scène de l'enterrement de ce soldat au Chili ? Comment entendre ces acceptations sur la disparition du respect de l'état, du respect envers les institutions déroulées dans un sanglot par la mère ? La sensation d'être perdu dans les divers

déménagements m'interpelle également. Arthur pense tout un temps être chilien, il a déjà changé plusieurs fois d'école, il a dû reconstruire déjà plusieurs fois ces liens sociaux et semble vivre cela avec énormément de détachement. Cela me fait penser à une autre patiente qui, devenue adulte, revisitait son histoire d'expatriée, en expliquant à quel point le fait de trouver de la sécurité était complexe pour elle. Sécurité affective, sécurité de ses sentiments dans leur inscription sur le long terme.

Empli malgré moi de toutes ces interprétations, alourdi par celles-ci, je me lance dans la séance suivante, qui nous rapproche déjà de la séparation, du déménagement d'Arthur.

Que vas-tu emporter dans ton déménagement ? Quelles sont les choses dont tu as absolument besoin ?

La réponse vient très rapidement, il s'agit de Julie et de Célestine, ce sont deux doudous-chats qu'Arthur a reçus quand il était au Chili. Ils sont accrochés à deux. Arthur a d'autres doudous-chats mais ce sont Julie et Célestine qui l'accompagnent partout. En réalité, ils sont même venus dans le sac à dos avec lequel Arthur est venu lors des premières séances. Il ne les avait pas sortis, les savoir avec lui suffisait. Julie et Célestine sont inséparables de par le fait qu'elles sont accrochées ensemble par la patte et semblent inséparables d'Arthur. Il me dessine les deux chats. Le dessin prenant forme, il décide de les habiller en tenue de camouflage, ils sont, sur le dessin aussi, cousus ensemble par un bras. Selon Arthur, c'est la seule chose qu'il doit absolument emporter pour déménager. De toute façon, il ne fera pas de cartons, ce sont ses parents qui vont tout emballer, il va passer la période pré-déménagement chez, tour à tour, ses grands-parents paternels et maternels avant d'aller chez son oncle et sa tante. Il partira de là pour changer de maison. Nous discutons ensemble de la suite, Arthur envisage de pouvoir continuer à me voir par Skype, il a l'habitude de communiquer de cette manière avec les grands-parents. Il s'agit donc là de notre dernière séance « en présence » et à ce stade, je ne sais toujours pas très bien où je vais, je navigue à vue, comme pris aussi dans les urgences familiales avec comme seul phare, celui de tenter d'offrir à Arthur quelque chose qui fasse « Lieu » pour lui, il m'est difficile de le soutenir dans son départ tant j'ai l'impression qu'il ne s'est pas encore totalement posé. L'option consistant à chercher avec les parents un relais à l'étranger est vivace chez moi. J'ai la sensation cependant que ce serait de nouveau lui faire vivre un changement, de ne pas lui laisser le temps de s'installer avec moi. L'idée de poursuivre les rencontres par Skype est sans doute un peu excitante aussi, c'est une expérience que je n'ai pas encore envisagée dans le cadre d'une thérapie d'enfants. Je me demande comment nous allons pouvoir jouer, ce qui va remplacer mes caisses de jeux, les livres que je peux lui partager, comment le toucher, comment faire vivre mon corps et le sien dans ce cadre. Je me pose des questions sur mon attitude dans la rencontre d'enfants, suis-je une sorte de baby-sitter bienveillant qui joue avec eux ? Suis-je une sorte de grand frère, je me sens démuni par rapport à ce changement, à ce suivi, à cette famille.

Notre premier rendez-vous Skype n'a pas lieu. Arthur est chez ses grands-parents, il n'a pas encore intégré le domicile familial, son grand-père maternel chez qui il est ne va pas bien, la mère qui me téléphone me parle à demi-mots d'un décès qui ne saurait tarder. Arthur a tenu à ce que sa mère me transmette qu'il pense qu'il aura besoin de plus de présence car il est triste de ce qui arrive à son grand-père. Il a en tout cas des attentes et des idées quant au sens de nos rencontres. Nous programmons un Skype pour la semaine suivante. Je profite tout de même de ce contact pour faire un premier retour à la maman. Ma sensation, lui dis-je, est que les peurs d'Arthur semblent être une manière de poser, de se poser, de nous poser des questions plus fondamentales. Je lui transmets également mon inconfort par rapport à cette urgence de me rencontrer couplée à celle de partir. Je lui fais part d'un sentiment qui émerge de cette urgence : la crainte d'être dans une sorte de forçage vis-à-vis de son fils, comme si je devais au plus vite entrer dans son intimité, alors que l'on m'annonce quasiment en même temps son éloignement. Comment Arthur peut-il être prêt à se déposer quand en même temps on lui demande de faire ses bagages ?

Le décours de cette conversation achève de me convaincre et me permet de me rendre compte des indications à continuer avec lui et à lui proposer cette rencontre par Skype. L'espace de la séance sera donc officiellement virtualisé, nous partagerons l'expérience de l'écran dans laquelle nous serons en position de trouver un moyen de nous rencontrer par-delà l'image renvoyée par nos écrans.

Comment dès lors réussir, malgré le peu de rencontres que nous avons eues, à partager cette intimité ? J'ai la sensation que l'histoire de la naissance d'Arthur se reproduit d'une certaine manière. Après sa première rencontre et ses premiers moments de vie, il avait dû continuer à être en lien avec sa mère via un écran. Quelle réactualisation et quelle responsabilité que de m'engager avec lui sur les chemins de la transformation de sa relation ombilicale. Je pense énormément aux échanges sur la relation d'objet virtuelle⁵ avec Sylvain Missonnier⁶. Plus récemment, la notion de *tendresse* de Tigran Tovmassian⁷ et le « transfert » possible de ceci via l'écran sont des socles sur lesquels je pense m'appuyer pour « être » avec Arthur, en formulant l'hypothèse que ce vécu traumatique cherche une issue dans ses peurs, dans sa crainte de l'agression constante, de se faire exploser par un terroriste, de ne jamais être dans un environnement suffisamment sécurisé. A moins que ceci, ne soit une réponse à un terrorisme intérieur, plus pulsionnel celui-ci, qui menace de tout désirer sur son passage. Quoi qu'il en soit, c'est avec ces deux hypothèses que je me connecte avec l'intention d'aborder le brut, de lui offrir d'abord du contenant, de l'enveloppe, dans ce moment où l'enveloppe de la réalité vient de déménager.

Cette première séance Skype a lieu dans le salon de son nouveau logement. Il me décrit celui-ci comme étant un petit appartement dans lequel il y a moins de place que

dans la maison bruxelloise. Les pièces de vie sont communicantes et de l'endroit où il me parle, les bruits de la maison, de ses parents qui télétravaillent⁸ sur leurs écrans respectifs, de leurs communications dont des échos se font entendre jusqu'à moi. Sa sœur aînée, assez inexistante dans le discours jusqu'alors, s'incarne de manière fugace et fait une apparition dans la profondeur du champ⁹. En écrivant ces lignes, je me rends compte que ces événements très anodins à l'heure du Covid semblent toutefois me permettre de « tridimensionnaliser » cette image, de lui donner de la consistance, de l'épaisseur¹⁰. Cette perception des choses ne m'était pas venue sur le moment mais, à bien y penser, cette notion va être centrale dans la suite et dans les messages non-verbaux, non pensés qui vont m'être transmis au fil des séances, sorte d'éléments *bêta* diffus.

Il commence cette séance en me racontant qu'il a regardé la télévision avec son grand-père, qui passe énormément de temps à la regarder. Il en profite dès lors pour regarder des séries qui, selon lui, sont interdites aux enfants de moins de dix ans. Ainsi, il est assez fier de me dire qu'il a regardé un film policier dans lequel il y avait des meurtres. Le titre du film était *Le parfum du meurtre*. Il n'a pas compris ce titre et me demande de lui expliquer.

Je lui demande d'abord de m'expliquer ce qu'il a compris. Il se met alors à dessiner¹¹.

Il dessine un grand bouquet, les fleurs ont des yeux, elles remplissent toute la feuille. En dessinant, il m'explique que celui qui va sentir ces fleurs, va mourir, qu'elles sont dangereuses car quand on les coupe, elles repoussent. A cause de cela, elles peuvent tuer des milliers de gens. Je reprends un des super-héros qu'il a créé, super-héros à l'image de son doudou, « super chat ». Je lui demande ce qui fait qu'il savait très bien que le film était interdit aux moins de dix ans et qu'il a décidé de le regarder : « c'est comme si tu jouais à te faire peur », il enchaîne sur le fait qu'une semaine de vacances scolaires arrive et qu'il pourra, à cette occasion, peut-être revenir en France. Je lui souligne cette confusion de pays, il est déjà en France mais il a peut-être envie de revenir en Belgique. Il confirme et me dit qu'à cette occasion, il pourrait venir me voir en vrai s'il en a besoin. Je me questionne sur ma fonction de « super chat », armé jusqu'aux dents et qui a la capacité de détruire les fleurs du mal (ou du mâle ?).

Les vacances se déroulent finalement sans nouvelles et il n'est pas présent à la reprise, les vacances scolaires pas nécessairement simultanées entre la France et la Belgique nous ont rendus confus tous les deux¹². Lorsque je le retrouve, je le questionne sur son intégration dans la nouvelle école, il m'explique dès lors que ce n'est pas aussi facile de se faire de nouveaux amis (il avait un seul ami en Belgique). Il me dit par ailleurs, qu'il a la sensation d'avoir un peu moins peur, même si les armoires de sa chambre l'intriguent et l'empêchent de trouver rapidement le sommeil. Derrière les portes fermées, il y aurait des serpents, des mini-volcans prêts à rentrer en éruption (en érection ?). Je convoque « super chat » dans notre

échange et nous nous mettons à dessiner ce grand champ de bataille qu'est la garde-robe par écran interposé. Chacun y va de son interprétation, une



une vue de " l'armée des animaux "

forêt abrite le combat chez Arthur, un cerf est le chef de l'armée, il dirige toute une série d'animaux qui se mettent en ordre de bataille. Pour moi, ce sont ses sous-vêtements, ses slips rangés dans l'armoire qui prennent vie et constituent une armée qui va se battre contre les serpents. Je prends des figurines d'animaux et les pose sur le bureau¹³, Arthur agence, grâce à la caméra, l'armée des animaux. Il ne peut pas voir ceux que je prépare hors du champ de la caméra et je leur improvise donc une place, un rôle, du tac au tac dès qu'ils apparaissent sans qu'il ait pu les choisir. Il va ensuite vers son armoire qu'il ouvre pour me présenter un pyjama orné d'un grand cerf. Il met en scène sous mes yeux la grande bagarre contre les serpents et les volcans, nous terminons là-dessus.

La semaine suivante, Arthur entame la séance en se cachant de ma vue. Je le cherche par la voix, il réapparaît dans le champ de la caméra pour disparaître ensuite, il répète ce jeu de cache-cache de manière ininterrompue. Les fantômes ont enlevé Arthur dis-je. Le serpent l'a mangé, je fais appel au « super chat » qui dès lors apparaît dans le champ de l'écran, avant de disparaître cette fois dans le noir. Arthur se livre à un jeu de jour/nuit qu'il finit par interrompre pour revenir à ma rencontre. Mon répit n'est que de courte durée car cette fois, il se livre, grâce à la tablette à une série de captures d'écran dans lesquelles nous apparaissions tous les deux. Après m'avoir obligé à le chercher, il semble vouloir fixer ma présence auprès de lui. Je me livre à cette séance photo improvisée avec lui durant un bon moment avant de lui dire au revoir.

La prise en charge à distance ouvre également la question à un éventuel retour aux parents et alors que j'utilise la vidéo avec Arthur, je me surprends à proposer le média du mail pour faire un retour du travail aux parents. Cette proposition me complique singulièrement l'existence¹⁴. Si, en présence, le discours peut tenir compte du non-verbal et des réactions des parents, l'exercice solitaire de l'écrit me contraint à peser, sous-peser chaque mot dans une tentative de traduction de notre travail aux parents, dans une tentative de « dire » quelque chose de ce que vit Arthur, sans le dévoiler, en tenant compte des enjeux que ses questions mettent en scène. Comment évoquer les questions identitaires, œdipiennes et les reprises à son compte des questions parentales¹⁵.

Comment leur parler de cet avatar qu'est le cerf, le commandant en chef de l'armée d'Arthur, cette armée composée de slips, de Lego Star-Wars, mais aussi de poules et de petits chats armés jusqu'aux dents.

La réponse de la mère introduit une figure paternelle, très forte, celle du grand-père paternel, qui est en fin de vie, que la mère me présente comme un chevalier mais qui prend, dans mon imaginaire, la forme d'un cerf

majestueux, le poitrail en avant, portant fièrement ses cors dressés et résistant aux assauts de la maladie, de la mort.

Au commencement de cette nouvelle séance, Arthur me montre une chaîne, gagnée lors d'un *escape game* : « ça fait mal et ça fait du bruit » me dit-il avant « d'enchaîner » sur l'actualité et les attaques terroristes qui ont eu lieu cette semaine. « Il y a 4000 militaires de plus en rue ». Il m'explique être aux courant de tout cela car il écoute chaque jour le journal de 20 heures. « Je suis sûr qu'un jour je vais me faire tuer... même ma mère a peur, même mon père même si c'est un homme ». C'est à nouveau pétri de questions autour de l'identification, de la bisexualité qu'il appréhende le réel, réel qui de la société se concentre sur son quotidien : « j'ai peur que l'on me vole mon cartable ».

« Les peurs, c'est quelque chose qui fait en sorte que tu vives mal » me dit-il. Il pense que ses parents ont toujours peur aussi, mais il parvient désormais à se sentir un peu plus en sécurité à la maison, avec sa famille autour. Je lui dit que je pense que ses peurs de maintenant sont peut-être des peurs qu'il a eues avant¹⁶, quand il était très petit mais qu'il ne pouvait pas encore comprendre ce qu'il ressentait. Il me répond que non, c'est sa seule peur, mais me tend l'écran vers la cuisine en me disant : « sens ! ça sent super bon ! ». Je ne peux m'empêcher de penser que ce qu'il tente de me faire sentir de bon au travers de la caméra est une mise en scène de l'hypothèse que je viens de lui formuler, comment puis-je sentir quelque chose alors que je n'en ai pas les moyens physiques, je dois penser la bonne odeur avec ma propre perception de la bonne odeur avec le « ça sent bon dans la cuisine de ma maman » que j'ai moi-même dans mon champ de représentation, avec mon histoire. Je le vis comme une réponse transférentielle à ce que je lui propose de cette chose qu'il tente de comprendre avec ses moyens d'aujourd'hui alors que c'est inscrit quelque part en lui depuis plus longtemps.

L'après-coup de cette séance et de mon forçage¹⁷ est teinté d'une réelle difficulté pour moi « d'attraper » Arthur, il se faufile, disparaît de l'écran sans que cela me soit adressé dans un jeu, fait autre chose sur sa tablette pendant notre séance. Je rame et me « mord les doigts » de cette malheureuse interprétation. Il me témoigne toutefois à nouveau sa fascination pour les militaires, leurs armes, ... Il est entretemps le moment de refaire un point avec les parents et cette fois, je propose un temps de rencontre au moment de la séance d'Arthur avec les deux parents.

Lors de cette rencontre avec les parents, nous devons commencer sans la mère, celle-ci semble injoignable et le tableau qu'ils m'offrent est celui d'une belle complicité père/fils. Le père témoigne du sentiment qu'il a, qu'Arthur a gagné en sécurité intérieure et me donne l'exemple de situation compliquée à l'école pour laquelle Arthur a souhaité gérer seul et porter lui-même sa plainte auprès de la direction. Le père ne peut cacher sa fierté. La mère nous rejoint par vidéo sur le téléphone du père et nous nous retrouvons dès lors, à nouveau, avec un écran dans l'écran, dans une présence de celle-ci un peu « autre » que celle d'Arthur et de son père. Je lui énonce :

« Nous étions entre hommes », Arthur me regarde avec un sourire complice. Elle corrobore ensuite le témoignage du père et nous convenons donc de nous retrouver sur le même mode dans quelques semaines. Arthur a disparu de la scène depuis l'arrivée de sa maman, il ne revient que quand nous sommes de nouveau à deux, un parachute de sa fabrication à la main et se met à m'expliquer étape par étape la fabrication dudit parachute. Je ressens une émotion assez particulière durant ce moment, je ne sais pas très bien ce qu'il m'adresse avec ce parachute et dans le fait de m'apprendre quelque chose mais je me laisse faire, et je le laisse tenir le fil de la fin de la séance.

Les quelques séances suivantes seront aussi dans le déchiffrement, Arthur m'écrit de longues phrases qui sont une suite de lettres, une suite



“ le martien sans zizi ”

incompréhensible, je lui adresse qu'il semblerait que des martiens essayent de nous dire quelque chose et il fait la traduction de ces phrases. Nous finissons par dessiner les martiens, de son côté il dessine Arthur le martien qui n'a pas d'oreilles, pas de nez, pas de zizi et pas de seins. Ce martien est comme un bébé, qui ne grandit que d'un cm par an et qui ne va mourir que dans 200 ans. Me voilà prévenu que nous ne sommes pas prêts à voir arriver la fin de nos séances, Arthur semble me dire que tout est, malgré les questions qui l'animent, encore bien à l'arrêt chez lui. Le martien est par ailleurs dans une caverne très profonde et très sécurisée, dans laquelle il vit avec son petit chat.

Ce travail est donc toujours en cours, peut-être pour deux cents ans mais avant de clôturer ce chemin de partage de ces séances, je tiens à relater un moment qui a lieu juste après le décès de son grand-père (le chevalier). Arthur commence en énonçant sa tristesse, me parlant également du fait que l'on ne va pas enterrer son grand-père car il lègue son corps à la science. Son grand-père ne croyait pas me dit-il. Quant à Arthur, il croit lui en une seule chose, le Nian. Il s'agit d'un monstre chinois, Arthur me partage son écran et me fait visionner l'histoire du Nian, ce monstre à l'origine de la tradition du nouvel an chinois. Ce monstre descend une fois par an des hauteurs enneigées, à cette occasion, il détruit et dévore tout sur son passage. Les villageois doivent alors trouver des stratégies pour se prémunir de danger. Ce monstre à corps de taureau et tête de Lion a peur du feu, du bruit et du rouge. Les villageois vont donc, une fois par an, faire de grands cortèges pour éloigner le Nian, qui finira par se faire capturer. Je me montre impressionné par cette histoire et le remercie de me l'avoir apprise. Cette fois, c'est lui qui semble ému dans cette situation où il m'apprend quelque chose. « C'est la première fois que j'apprends quelque chose à un adulte ».

Comme dit plus haut, il est difficile de savoir comment tout cela va évoluer mais Arthur me parle désormais de ses défenses, des choses qu'il met petit à petit en place au

lieu des peurs, de ce qui peut dans l'historisation, dans la narration prendre place et assurer une vie plus sereine.

Que retirer de cette expérience de relation virtualisée, comment imaginer ce qui aurait pu se passer dans une rencontre qui se serait poursuivie IRL¹⁸ ? Peut-on imaginer une plus-value ou un moindre mal que ce dispositif a permis, c'est d'abord en vrac et en lien avec les associations qui me sont venues dans cette expérience de l'autre côté du miroir. En effet, comme dans le livre qui donne une suite aux aventures d'Alice, ma rencontre avec Arthur offre une autre vision du monde, le passage par la tablette induit la possibilité de ne pas tenir compte de certaines contraintes de la réalité, nous voguons ensemble dans un monde où nos psychismes sont en lien, en même temps, avec la toile et ce qu'elle offre comme mise en représentations. Dans la suite des associations d'idées, il n'est pas interdit de partager du son, de l'image, des vidéos, de passer de l'oral à l'écrit, de disparaître pour réapparaître, de dire et se dire par *emojis*, de se photographier, d'explorer « caméra à l'épaule » l'environnement, le réel, le non-sens. Il s'agit, petit à petit, de proposer un cadre narratif à ce qui peut paraître explosé. Dans un premier temps, la fonction de cordon ombilical de notre relation a été une sorte de réification de la *primo* expérience d'Arthur, de ce moment où tout petit, il a continué à être en contact avec sa mère par un écran, dans cette expérience où celle-ci était son miroir à travers l'écran, sorte de mise en abîme de la représentation. La tablette et le Skype m'ont fait entrer dans l'intimité d'Arthur à une vitesse exagérée. En séance IRL, je n'aurais vraisemblablement pas accepté qu'il fasse toute la rencontre en slip. Ce slip, qui deviendra une arme dans le combat contre ses angoisses dans un second temps, est une mise à nu dans un premier temps, dois-je comprendre qu'il est à l'aise de me voir ? Quelle drôle de rencontre que celle d'un adulte avec un enfant en slip via l'écran. Ce qui tourne « autour du slip » sera très souvent mis en question pour Arthur, qui, contrairement à toute latence, questionne et se questionne sur la sexualité, le réveil œdipien est travesti dans l'érection des armes qui tuent père et mère avant de les ressusciter. La décharge pulsionnelle toujours prête à se montrer, est témoignée par la sensation de me livrer malgré moi à un travail de psychomotricité relationnelle à distance. Il saute, court, part dans la maison, la tablette en main, m'offrant une vision en accéléré et en apesanteur de l'intérieur de son appartement. J'envisage ceci comme une tentative inconsciente de me faire sentir quelque chose, comment cela se serait-il déroulé si ma présence n'avait pas été transportable dans cet objet tablette ? Tantôt, cette balade immobilière se transforme en balade dans le temps et en réinscription pour lui d'une chronologie dans ses déménagements, chronologie qui s'était avérée compliquée dans notre rencontre, ne sachant parfois pas s'il devait se définir comme belge, français, alors qu'il venait de comprendre qu'il n'était pas chilien. Ainsi, me présentant au travers de sa caméra, les masques mapuches¹⁹, les objets artisanaux venant de la Colombie, du Chili, ... il parle de sa vie, de ce dont il se souvient de ces périodes.

Arthur me laisse également des messages, des vidéos enregistrées entre les séances, il enregistre ainsi une comptine que nous avons pensée ensemble et la dépose dans cet espace entre deux séances, comme un cadeau ou une fonction rappel, il semble dire : « ne m'oublie pas ».

En écho, ou en miroir, la maman m'envoie des SMS dans lesquels elle parle de ce qui est arrivé à Arthur, dans lesquels, elle met du réel de leur vie, elle dépose ça « Là », comme une incursion dans l'intimité de son fils, incursion que je vais mettre du temps à décaler, laissant au final la main à Arthur qui se positionne durant une de nos séances par rapport au mal aise que cela engendre chez lui. Il vit cela comme une atteinte à sa liberté de ne pas dire et quitte l'écran pour aller en témoigner à sa mère, occupée à ce moment à télétravailler dans un autre écran de la maison²⁰.

Un autre questionnement dans l'utilisation de ce dispositif est apparu au fil de l'écriture et il me renvoie au sentiment de très grande solitude que j'ai pu éprouver au fil des rencontres. Ce dispositif ou en tout cas, la manière dont il est utilisé par la famille, a ceci de particulier qu'elle permet aux parents de n'être que très peu impliqués dans cette prise en charge. Quand, IRL, une séance pour un enfant demande une organisation familiale et inscrit ladite séance dans un espace-temps qui nécessite une présence d'au moins un parent pour assurer le trajet, et qui nécessite un engagement différent de celui qui consiste à laisser la tablette à disposition²¹. Suis-je assigné, dans le fantasme parental, à une place d'animateur d'activité au même titre que le professeur d'anglais ou de poterie d'Arthur ?

S'il est enthousiasmant de repérer les apports de ce dispositif, il est cependant évident qu'il pose toute une série de questions de cadre, de ce cadre *secure* qu'un dispositif dit « classique » assure. Ainsi, les intrusions dans l'intimité de la séance sont nombreuses, la sensation d'être mis en place d'objet plutôt que de pouvoir servir d'objet est toujours proche quand je suis emmené entre les mains d'Arthur qui passe de pièce en pièce. Comment pouvoir supporter cette omnipotence conférée au jeune patient par le simple fait qu'il tient au bout de son doigt la continuité ou la discontinuité de notre rencontre. Par ailleurs, l'impossibilité de pouvoir « faire quelque chose » d'un problème de connexion, comme une sorte de réel qui s'immisce dans la réalité virtuelle. Une autre perception étrange est celle de ne pas toujours vivre les silences de la même manière qu'en présentiel, ce silence qui peut être un allié dans une rencontre thérapeutique, une note bleue, perd de sa résonance dans le contexte du travail *via Skype*. J'ai cette sensation que le silence s'écrase, perd sa dimension interrogative et sa valeur de borne, de scansion. Le demi-ton de la note bleue disparaît. Que perd t'on quand il manque le silence ?

En guise de conclusion et pour poursuivre la réflexion autour de ce qui se passe dans cet espace d'entre deux, je retranscris ici une chanson de Peter Peter. Elle me parle dans cette situation même si je ne sais pas réellement interpréter ce qu'elle me dit. Il est peut-être là aussi trop tôt pour conclure quoi que ce soit.

*J'ai retrouvé sous mes ongles, de la terre
Celle d'un endroit où je n'ai jamais été
Dans mes mains elle prend la forme d'une spirale
Plus je la fixe plus je sens qu'elle m'avale
C'est alors que je me laisse tomber
Puis me réveille dans un lit drapé d'or
Le plafond est étoile, sol, jardin
Des cascades dans mes cheveux se fraient un chemin
C'est un royaume où règne la musique et le silence
Il me fût entièrement légué, oui je pense
J'imagine que c'est bien réel
J'imagine que c'est enfin vrai
J'ai la saison que je veux quand je respire
Apparaissent mes vœux sans que je n'ai pu les dire
Je peux tout revivre et tout transformer
J'ai le goût de ta bouche l'hiver sous un ciel d'été
Et la nuit et le jour arrivent à s'entendre
J'ai la saison que je veux quand je respire
Apparaissent mes vœux sans que je n'ai pu les dire
Je peux tout revivre et tout transformer
J'ai le goût de ta bouche l'hiver sous un ciel d'été
Et la nuit et le jour arrivent à s'entendre
J'ai eu peur je l'avoue maintenant j'aime cette chambre
Je n'avais pas remarqué qu'il n'y avait pas de murs
Maintenant que je sais je crois enfin te comprendre
J'imagine que c'est bien réel
J'imagine que c'est enfin vrai
C'est un royaume où règne la musique et le silence
Il me fût entièrement légué, oui je pense
Je n'avais pas remarqué qu'il n'y avait pas de murs
Maintenant que je sais je crois enfin te comprendre*

Paroliers : Peter Peter

Paroles de *Bien réel* © Editorial Avenue

Grégory Deleuze

Psychothérapeute analytique

Association pour la Recherche en Psychothérapie
Psychanalytique (ARPP) "Cambre Etoile"

Notes

1. Fontaine-Riquier C., *La moustache de Monette*, Albin Michel Jeunesse.
2. Weismann-Arcache C., L'intelligence « surdéveloppée », un héritage de la dépression infantile ?, *Psychologie clinique et projective*, vol. 17-2011, pp 279-296.
3. Ferenczi S., *Le rêve du nourrisson savant : in Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Petite Bibliothèque Payot.
4. *Billy et le Gros Dur*, C. Valck, L'école des loisirs.
5. Missonnier S. Une relation d'objet virtuelle ? *In Le Carnet PSY* 2007/17 (n° 120), pp 43 à 47.
6. Qui est ce patient que je rencontre *via* l'écran ? Qui suis-je pour Arthur de l'autre côté de l'écran quand nous nous voyons pixellisés, comme somme de nos tout petits riens ? matrice de la relation, notre compte *skype* et notre connexion va devoir nous supporter, les aléas de la technique ne pourront pas être entendus comme des actes manqués mais comme l'intrusion du réel (ou de son absence) dans notre lien.

7. Tovmassian L.T. De la détresse psychotraumatique au sexuel psychique : une rencontre entre empathie et tendresse. *Corps & Psychisme* 2017/2 (n° 72), pp 97 à 111 L'Esprit du temps.
8. Le covid-19 et son lot de confinement(s) nous a, à ce moment du récit, rattrapé.
9. En photographie, la profondeur de champ est une zone que l'on peut augmenter ou réduire selon le désir de netteté que l'on souhaite obtenir pour le sujet à l'avant-plan. Ainsi, dans une perspective systémique, et en fonction de ce que la famille a amené, il serait intéressant de jouer quelque peu avec cette profondeur de champ et de donner un peu de place à cette sœur.
10. Lavallée. G. L'enveloppe visuelle du moi et l'hallucinateur, dans *Cahiers de psychologie clinique* 2003/1 (n° 20), pp 57 à 87.
11. Nous avons, avec Arthur, convenu que tous les dessins qu'il réalise, sont photographiés et partagés dans la discussion. Sorte de boîte noire à la Mélanie Klein, archivage de symbolisation dans sa version 2.0.
12. Une particularité de ce suivi qui est peut-être induit par la tablette gérée par l'enfant, est que les parents sont assez peu présents, et les absences sont dès lors gérées par Arthur lui-même.
13. Tout comme les dessins d'Arthur, mes propositions, interprétations jouées sont archivées sous forme de photos.
14. En écrivant ces lignes, je me demande ce qui fait que je n'ai pas proposé une rencontre par vidéo. Je ne sais pas ce qui s'est joué, le résultat est en tout cas un grand moment de solitude. Comme une tentative inconsciente de m'approcher de la solitude que je perçois chez Arthur ?
15. Menès M. *Entre désir maternel et projet paternel..., quelle place pour le petit prince ?* Lecture des « notes sur l'enfant » de Jacques Lacan, Dans *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 2010/4 (n° 82), pp 115 à 122.
16. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard.
17. Bergès J., Balbo G. *Jeu des places de la mère et de l'enfant, Essai sur le transitivisme*, Paris, Erès, 2010.
18. *In Real Life* : « Dans la vraie vie », terme utilisé par les gamers lorsqu'ils décident de se rencontrer en dehors du jeu.
19. Groupe ethnique et peuple autochtone du Chili.
20. Arthur reproduit dans la réalité de nos séances, le comportement qu'il a eu en décidant d'aller voir seul la directrice de l'école. Suis-je mis en place de « père fier », ai-je manqué l'occasion de lui offrir une sécurité en ne relevant pas moi-même cette transgression ?
21. Il est évidemment impossible d'imaginer les échanges que j'aurais pu avoir avec les parents dans une situation classique. Comment faire la part des choses entre le positionnement parental et les écueils de ce type de dispositif ?

Bibliographie

Bergès J., Balbo G. *Jeu des places de la mère et de l'enfant, Essai sur le transitivisme*, Toulouse, Erès, 2010.

Chagnon J-Y, Durand M-L, Latence et sexualité : un couple improbable ? in *Psychologie clinique et projective*, 2016/1 n°22, pp 23-36, Toulouse, Erès.

Denis, P. 2001b. « L'excitation à la période de latence. Entre refoulement et répression », *Enfance et Psy*, n°14 (L'enfant excité), pp 77-83.

Ferenczi, S. 1932. « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant : le langage de la tendresse et de la passion », tr. fr. dans *Psychanalyse, t. IV Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.

Fontaine-Riquier C. *La moustache de Monette*. Albin Michel Jeunesse.

Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.

Freud, S. 1908. « Les théories sexuelles infantiles », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p. 14-27.

Freud, S. 1909. *Le petit Hans*, Paris, PUF, 2006, 2e éd. 2010.

Freud S. (1900), *L'Interprétation des rêves, Œuvres complètes, vol. IV : Psychanalyse, 1899-1900*, Paris, PUF, 2003.

Freud S, (1901), *Psychopathologie de la vie quotidienne. Œuvres complètes, vol. V : Psychanalyse, 1901*, Paris, PUF, 2012.

Lacan J. « Les deux notes de Lacan à Jenny Aubry ». Publiées sous le titre donné par l'éditeur de *Deux notes sur l'enfant dans Ornicar ?*, n° 37, Navarin éd., 1986

Laplanche, J. 1987. *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.

Laplanche, J. ; Pontalis, J. B. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.

Lavallée G., L'enveloppe visuelle du moi et l'hallucinateur. Dans *Cahiers de psychologie clinique* 2003/1 (n° 20), pp 57-87.

Menès M., *Entre désir maternel et projet paternel..., quelle place pour le petit prince ?* Lecture des « notes sur l'enfant » de Jacques Lacan, Dans *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 2010/4 (n° 82), pp 115-122.

Missonnier S. Une relation d'objet virtuelle ? In *Le Carnet PSY* 2007/7 (n° 120), pages 43 à 47

Stora M., *Et si les écrans nous soignaient ?*, Toulouse, Érès, 2018.

Tisseron S., *Psychanalyse de l'image*, Paris, Dunod, 1995.

Tisseron S., *Rêver, fantasmer, virtualiser. Du virtuel psychique au virtuel numérique*, Paris, Dunod, 2012.

Tisseron S., Missonnier S., Stora M., *L'Enfant au risque du virtuel*, Paris, Dunod, 2006.

Tovmassian L. T., De la détresse psychotraumatique au sexuel psychique : une rencontre entre empathie et tendresse. *Corps & Psychisme* 2017/2 (n° 72), pp 97-111, L'Esprit du temps.

Valck C., *Billy et le Gros Dur*, L'école des loisirs.

Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, 2000, Paris, Gallimard

Weismann-Arcache C., L'intelligence « surdéveloppée », un héritage de la dépression infantile ?, *Psychologie clinique et projective*, vol. 17-2011, pp 279-296.